DEUXIÈME ANNÉE
N° 47
20 NOVEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



Saisissant ses pistolets, Mortimer vide ses deux chargeurs dans la direction du projecteur. (Voir p. 16.)



A propos de CONCOURS.

Mes amis,

CERTAINS d'entre vous, qui ont participé aux différents concours que nous avons organisés, depuis quelques semaines, en ce journal, s'étonnent de ne pas voir paraître, aussi vite qu'ils le souhaiteraient, les résultats.

Je comprends fort bien leur impatience. Cependant, s'ils pouvaient comme nous contempler chaque jour l'avalanche de lettres dont nous sommes submergés, ils se rendraient compte qu'un tel courrier ne peut pas être dépouillé en quelques heures.

Songez que nous avons mis sur pied, ces derniers temps, **quatre concours** pour lesquels d'innombrables réponses nous sont envoyées, chaque jour, des quatre coins de la Belgique — et même de l'étranger. Cet abondant courrier doit être dépouillé, lu, classé, comparé, apprécié — afin que les prix soient distribués judicieusement.

Croyez-moi : ce n'est pas une mince affaire! Déjà, jeudi dernier, je vous ai fait connaître les résultats de la première série de notre **Jeu-Concours de messages secrets** consacrés à l'automne. Aujourd'hui même, nous publions les résultats du **grand concours philatélique** organisé par le Coin des Timbrés. Jeudi prochain, à cette place, paraîtront les noms des lauréats de la deuxième série du **Jeu-Concours :** « Etre un chic type. »

Vous voyez que tout arrive à qui sait attendre. Il nous reste encore bien des résultats à proclamer (ceux de notre grand **Concours Géographique,** ceux du **Concours Michiels,** ceux des deux dernières séries des **Messages Secrets)**, mais prenez un peu de patience : tous les résultats vous seront communiqués avant la fin de l'année.

Ce que je puis vous dire, dès à présent, c'est que nous avons été émerveillés par la belle présentation que nombre d'entre vous ont donnée à leurs réponses (pour le concours géographique, notamment). Toutes mes félicitations, mes amis, pour l'effort que vous avez fourni, pour les soins que vous avez apportés à ces différents travaux.

Bientôt, vous serez récompensés de vos peines. Bien sûr, je regrette de constater, une fois de plus, que quelques concurrents aient cru pouvoir se faire aider : ce n'est pas très chic, reconnaissez-le ! Quant à moi, je ne pourrais accepter, sans rougir, un prix que je n'aurais pas mérité. Mais, dans l'ensemble, l'effort fut personnel et louable — et je vous dis : bravo !

Donc, encore un peu de patience : de semaine en semaine, de nouveaux résultats vous seront révélés. Et lorsque paraîtra notre **numéro spécial de Noël** — sur vingt-quatre pages — votre légitime curiosité aura été satisfaite. D'ici là, tous les espoirs vous restent permis.

TINTIN.



MON COURRIER

VAN EEPOEL JEAN-MARIE, Jette. — Que tu aies passé deux mois au Danemark, voilà qui est bien. Mais que tu lises « Tintin » avec enthousiasme, voilà qui est mieux encore ! Le capitaine et M. Tournesol saluent en toi le voyageur.

PITON MARIE-LOUISE, Bastogne. — J'ai transmis ton message à Marie-France. Je suppose que vous êtes déjà en correspondance ? Et vivent les Marie !

LEGER JACQUES, Bressoux. — Evidemment, le garçon dont tu me parles eut été tout à fait chic s'il s'était démuni de sa roue pour l'offrir au coureur cycliste en difficulté. Mais on ne peut demander à tous les garçons d'être des héros. Une roue de vélo, c'est quelque chose, et je comprends qu'il ait hésité à s'en défaire. Ah ! que n'étais-tu là pour faire le geste qu'il n'a pas fait !

HUBIN JEAN, Bruxelles. — Il n'y a pas de fête nationale en Angleterre. Du moins pas à la manière du 14 juillet en France et du 21 juillet chez nous. Mais le « Christmas » (fête de Noël) est très populaire en Grande-Bretagne.

BLONDEAU FRANCIS, St-André-lez-Bruges. — Merci pour tes bonnes histoires. Mais je me permets de te dire que j'en connaissais déjà quelques-unes !

ENFANTS SAGES !

Demandez à Saint Nicolas de vous offrir un abonnement à « Tintin ».

N. B. : Réservé aux enfants sages exclusivement !

KARISIMBI JEAN, Kivu (Congo). — Les belles photos que tu m'as envoyées de là-bas ! Merci de tout cœur. Qu'importe, après tout, que le journal t'arrive avec quelque retard : en est-il moins intéressant pour cela ? Amitiés.

TENDER THERESE de Wasmes. — J'ai transmis ta lettre. Je suppose que tu dois avoir reçu réponse depuis longtemps ! Bonne chance.

JANS PAUL, Anvers. — Passe au bureau du journal quand tu le veux : ta curiosité sera satisfaite. Moi aussi, je serai content de te compter parmi les membres du Club. Peut-être ta visite et l'inscription pourront-elles avoir lieu le même jour ?

HAUTAIN JOSINE, Louvain. — L'emploi du coq comme emblème remonte à l'Antiquité. Dans l'art chrétien, il est donné comme emblème à Saint Pierre dont il rappelle les reniements. Les coqs de girouettes et de clochers se nomment aussi *cochets :* ils figurent comme emblème de vigilance.

HERROCLE MAURICE, Bruxelles. — Le Club ne tient pas encore de réunions régulières. Chaque fois que les membres se réuniront (soit au Cirque, soit au cinéma) tu en seras averti par la voie du journal.

X 24. — Comment réagir contre la nonchalance et les fréquentes envies de dormir ? Mon ami, c'est bien simple commence par consulter un médecin. Ensuite : remue-toi, pratique certains sports comme la course, la natation, le football. Lave-toi fréquemment à l'eau froide. Et ne te laisse jamais aller à la paresse et à l'engourdissement.

HENNAUX JEAN, La Louvière. — Tous les collaborateurs du journal te remercient pour les félicitations que tu leur as envoyées à l'occasion du premier anniversaire de « Tintin ». Comme toi, ils souhaitent faire mieux encore.

NOTRE PETIT COIN

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

UN CLIENT DIFFICILE

Un humoriste entre un jour dans un bureau de poste et demande :

— Avez-vous des timbres de dix centimes ?

— Certainement, Monsieur.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de me les montrer ?

— C'est très facile, Monsieur.

Le buraliste sort une planche de cent timbres. Le client la prend, l'examine longuement, la déplace à la lumière et dit enfin :

— Parfait ! Donnez-moi, s'il vous plait, celui... du milieu !

Envoi de Claude Vermoere, Schaerbeek.

RECTIFICATION :

" Nous avons parlé, dans notre n° 42, de " l'encre Stephen ". C'est évidem- **Stephens**, qu'il fallait lire. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes. Car qui ne connait pas le stylo et les encres **Stephens** !

Notre concours de la meilleure légende.

DESSIN N° 16.



Légende primée :

— Si quelqu'un pouvait m'effrayer, pour me faire passer mon hoquet !

Envoi de Jean-Claude JOIGNEAUX à Kain-lez-Tournai.

DESSIN N° 20

Qui nous enverra la meilleure légende?



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité :
Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH
12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	*3 mois*	*6 mois*	*1 an*
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums peuvent être obtenus franco contre versement de 60 frs.

Le Recueil n° 1 de « Tintin », contre versement de 69 frs.

Les paiements s'effectuent, pour :
La Belgique : au C.C.P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
La France : à Tintin-Paris - Boite Postale 14.
Le Congo : à Tintin-Congo - Boite Post. 449 Léo.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER















Talonné par les sauvages en furie quelques hommes tentent de regagner le fort.











(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

A la suite des diverses demandes dont j'ai été assailli, je te communique ci-dessous quelques signes de piste parmi les plus usités dans nos pays d'Europe occidentale.

Pour plus de facilité, je vais numéroter les dessins et te donner la signification de chacun d'eux.

Le dernier scout qui passera en vue de ces signes aura soin de les détruire, surtout ceux qui sont de nature à résister aux intempéries.

Je te rappelle que les signes de piste et la pictographie sont les deux moyens les plus intéressants de communiquer entre scouts. Je compte d'ailleurs, dans ma prochaine chronique, parler de nouveau de la pictographie, car c'est un sujet qui passionne à juste titre tous mes frères éclaireurs.

Bien à toi.



1) Direction à suivre. 2) Direction à suivre — petite distance. 3) Direction à suivre 3 km. 4) Direction à suivre — grande distance. 5) Direction à suivre. 6) C'est le bon chemin. 7) Danger ! 8) Attention ! 9 à 13) Direction à suivre. 14) C'est le bon chemin. 15 et 16) Direction à suivre. 16) Branche brisée. 17) Direction à suivre — grande distance ! 18 à 20) Danger !

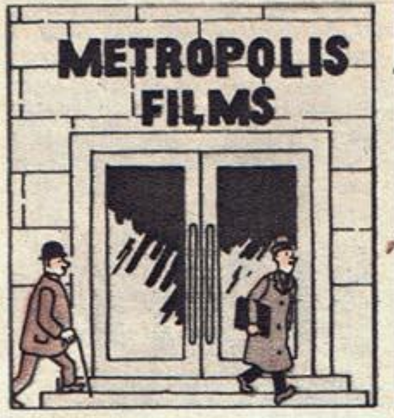
1, 2, 3, 4, 5, 8, 16, 18 : branches fichées dans le sol. 6, 8, 13, 17, 20 : foin, herbes, gazon, brindilles, etc. 7, 10, 14, 15 : pierres ! 9 : tracé à la craie. 9, 10, 11, 12 : étendu sur le sol. 11, 12 : en bois. 19 : feux fumants.

BISON SERVIABLE.



« Son attitude et son sourire ne signifient qu'une chose : il veut un VOLONTAIRE pour un travail ennuyeux! »





















JE me suis fait rappeler à l'ordre, mes amis... par le papa d'un de nos jeunes lecteurs. Ce sympathique père de famille m'accuse de ne pas tenir mes promesses : au lieu de vous parler du bricolage familial, ménager pourrai-je dire, je me suis laissé entraîner, par vos multiples demandes, à vous parler presque uniquement de science appliquée. Il n'a pas tort, et, si je veux plaire aussi à vos parents, il est grand temps que je revienne à mes moutons.

J'ai donc décidé, dorénavant de consacrer une de ces chroniques sur deux aux petits travaux de la maison. Celà vous va-t-il, mes amis? Je l'espère.

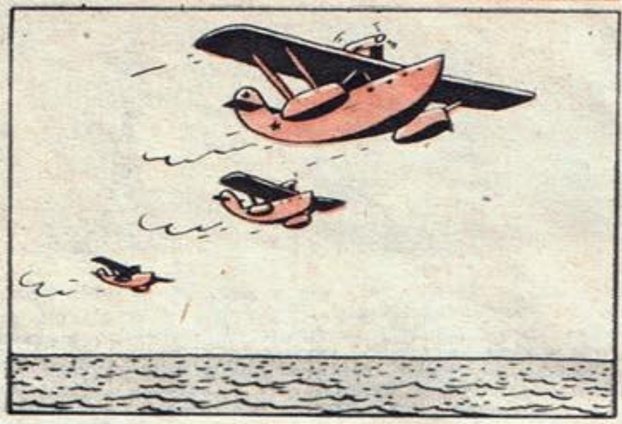
Pour commencer, parlons un peu du placement d'images, cadres ou autres objets sur les murs intérieurs.

Pendant la guerre, nous avons tous épinglé au mur une ou plusieurs cartes géographiques destinées à suivre les progrès des opérations militaires. Elles ont heureusement disparu; mais on a souvent besoin d'un plan de la ville que l'on habite, ou d'une carte de son pays. Eh bien, je dois dire que j'ai rarement vu des cartes bien posées.

Pour faire du bon travail, il vous suffit de vous munir de punaises. On en trouve de différentes sortes dans le commerce. Les plus jolies, pour cet usage, sont celles dont la tête est recouverte de celluloïd de couleurs variées. Les punaises cuivrées, composées d'une tête bombée sans ouverture, avec un petit clou fixé au centre, sont, en général, à déconseiller comme dangereuses. Il arrive souvent, en effet, que, sous une forte poussée, le clou se détache, traverse la tête, et vous pénètre profondément dans le doigt. Le type le plus courant, peut-être le plus ancien, est celui qu'on appelle souvent baïonnette; la pointe, de section triangulaire, est découpée hors de la rondelle formant tête, et repliée vers le dessous; la tête a donc une ouverture allant du centre presque jusqu'au bord. Ce sont généralement les meilleures punaises.

... DU MYSTÈRE ... Jo, Zette et Jocko

















(A suivre.)



ALEX JANY, LE MEILLEUR NAGEUR DE TOUS LES TEMPS

(Suite.)

VOUS savez, mes amis, que la plus rapide de toutes les nages s'appelle le crawl. Quand on a commencé par apprendre la brasse ou quand on est arrivé à l'âge de 18 ans, il devient malaisé d'assimiler le crawl. En revanche, si l'on a moins de 16 ans et que le crawl est la première nage qu'on apprenne, les progrès sont très rapides.

A force de regarder les nageurs de crawl qui s'entraînaient au Parc des Sports, Jany « digéra » sans s'en rendre compte la technique de cette nage qui requiert avant tout de la souplesse. Un jour il se mit à l'eau et essaya d'imiter les mouvements qu'on exécutait depuis si longtemps sous ses yeux. Alex était doué; en quelques semaines, sans aucun secours de personne, il acquit un style excellent.

Ses parents, ses amis, les habitués des piscines du Parc des Sports n'en revenaient pas. On le mit à l'entraînement, oh! pas un entraînement poussé, un travail léger mais soutenu. Pour juger un peu ses possibilités, en 1939 on lui fit disputer la traversée de Toulouse, 5 kilomètres à la nage en compagnie d'adultes, lui qui avait seulement dix ans et demi !



Alex Jany va plonger !...

Il y avait quatre-vingts concurrents au départ. Alex termina trente et unième, laissant donc plus de quarante « grands » derrière lui. C'était un premier et remarquable exploit.

Il n'en fallait pas plus pour attirer l'attention du fameux entraîneur Alban Minville qui prit en mains le jeune Jany. Pour le stimuler, il le fit travailler en compagnie d'un grand champion, Artem Nakache, recordman d'Europe et modèle de persévérance et de courage à l'entraînement.

— Toi aussi, Alex, tu peux devenir un Nakache ! lui dit Minville.

Cette promesse fouetta l'ambition de notre héros. Je ne vous raconterai pas par le menu tout ce que fit Jany durant l'occupation pour se hisser au premier plan. Il dut s'entraîner par tous les temps, très dur et très ferme. En sport comme dans la vie on n'atteint des résultats que par un labeur incessant.

Mais je puis vous dire qu'au printemps 1945, à l'âge de seize ans (l'âge de quantité de lecteurs de « Tintin ») Jany était devenu le plus rapide nageur de son pays. Il battit le record de France des 100 mètres crawl en 59 secondes 6 dixièmes. (Le record de Belgique de Coppieters est supérieur à une minute.) Vers la fin de 1945 il devenait recordman d'Europe du 200 mètres.

E. T.

(A suivre.)



J'ai acheté, dernièrement, pour ma planche à dessin, des punaises encore meilleures; elles proviennent d'Angleterre, et se trouvent dans les magasins d'articles pour dessinateurs. Au lieu d'une seule pointe, elles en ont trois, découpées hors de la tête, et tiennent... trois fois mieux que les autres! Je vous les conseille chaleureusement.

Ayez toujours, dans votre matériel, une boîte de bonnes punaises. Mais ayez également le petit appareil en forme de fourche plate, à deux dents, qui doit servir à les enlever et **sachez** vous en servir. Utilisez-le **chaque fois** que c'est nécessaire. Vous introduisez les deux dents soigneusement sous la punaise, et vous tirez vers vous (si vous poussez, vous risquez de tordre et de casser l'appareil). Avec un couteau, vous risquez fort d'abîmer l'objet à détacher. Avec les ongles, immanquablement, vous vous faites mal, et vous risquez même de planter dans le doigt la punaise qui s'arrache brusquement du mur.

Si le plan, ou le papier à poser, ne sont pas très petits, vous devrez mettre des punaises non seulement aux coins, mais également le long des bords. Marquez au dos, au crayon, les emplacements prévus; puis collez-y des petits morceaux de papier collant, une ou plusieurs épaisseurs si c'est nécessaire, pour rendre ces endroits très résistants. Avant de poser au mur, attendez que ces renforcements soient bien secs, sinon ils se déchireraient pendant la pose.

Si vous suivez bien ces petits conseils, vous serez étonnés de la solidité de la fixation au mur de vos plans ou affiches!

COMMUNIQUÉ

De nombreux lecteurs nous font part de l'intérêt qu'ils ont pris à lire la page consacrée, dans notre numéro spécial, aux appareils de radio-amateurs HALLICRAFTER. Ils nous demandent des renseignements complémentaires qui dépassent le cadre de cette chronique. Nous leur conseillons de s'adresser directement aux Usines STAAR, 566, chaussée de Waterloo, à Bruxelles, qui se feront un plaisir de leur envoyer une documentation détaillée.

T. Tournesol



RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul, de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un chargement d'esclaves noirs en Afrique, « La Pandore » file vers l'Amérique du Sud. Mais en plein océan, le feu éclate à bord. Il faut abandonner le navire. La plupart des matelots construisent un radeau à la hâte. Avant de les rejoindre avec Ben Brace, Will libère les nègres, puis l'embarcation s'éloigne vivement de l'épave incandescente... De longues heures passent... Et toujours rien à l'horizon. Les rescapés vont-ils mourir de faim et de soif ?...

AINSI parlaient ceux des naufragés dont l'heureuse nature se rattachait à l'espoir; mais les autres secouaient la tête d'un air triste; ils opposaient au raisonnement de leurs camarades un langage plus sérieux, qui finissait par nous décourager. Il est des gens qui aiment toujours exposer le mauvais côté des choses, non pas qu'ils y trouvent grand plaisir; mais c'est une manière de se familiariser avec l'événement qu'ils redoutent; s'il arrive, ils y sont préparés; si, au contraire, leurs tristes prévisions ne se réalisent pas, ils jouissent d'autant plus de ce bonheur qu'ils s'y attendaient moins.

Ces derniers répétaient sans cesse que le nombre des navires qui sillonnent cette partie de l'Océan était bien faible : et qu'en supposant même qu'il y en eût des centaines, ils ne pourraient pas s'approcher du radeau par le calme plat qui nous retenait immobiles; comme nous, ils seraient cloués au même endroit, jusqu'au moment où la brise viendrait gonfler leurs voiles. Le calme pouvait durer plusieurs semaines; et comment vivre en attendant?

Ces remarques désolantes conduisirent l'équipage à l'examen de nos ressources alimentaires : chose étrange, c'était l'eau qui nous manquait le moins; la futaille qui se trouvait sur le pont au moment de l'incendie avait été prise et déposée au milieu des espars, où elle flottait à côté du radeau. Cette découverte produisit un moment de joie parmi les naufragés, car en pareil cas l'eau est ce qu'il y a de plus important et ce dont, en général, on oublie de se munir.

Mais l'abattement succéda bientôt à la joie; on eut beau chercher dans toutes les caisses, ouvrir les barriques, fouiller dans tous les sacs, on ne trouva qu'une quarantaine de biscuits, pas assez pour faire un seul repas !

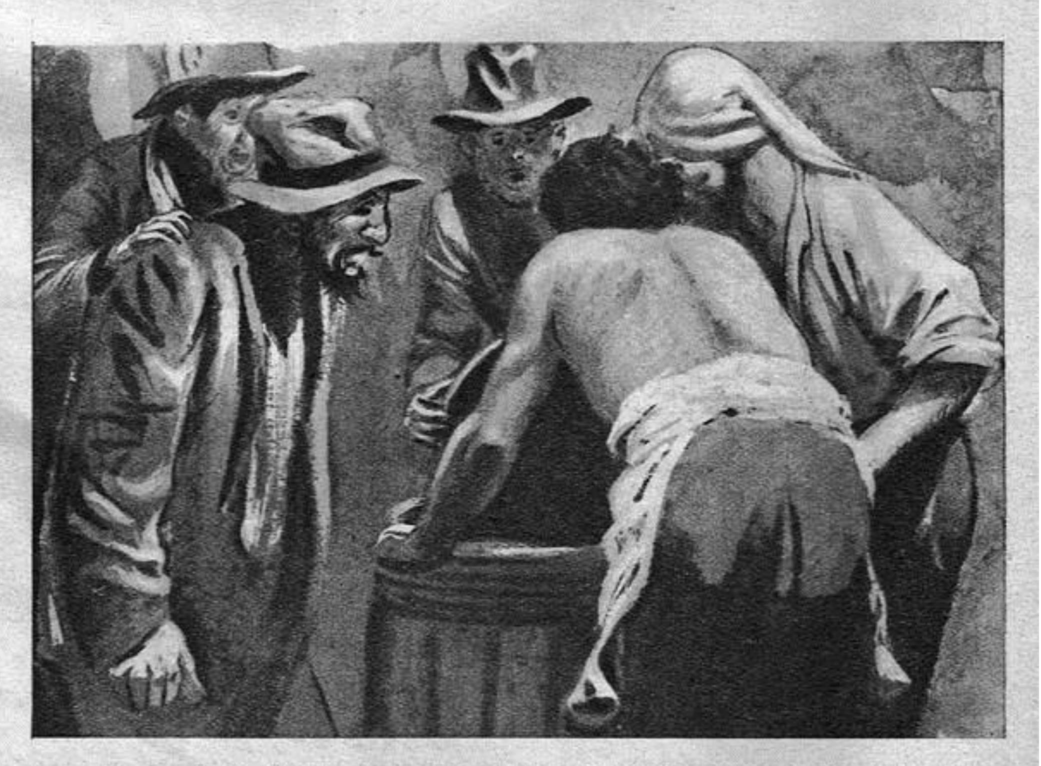
Cette nouvelle fut accueillie par les marques du plus profond chagrin; les uns s'abandonnèrent au désespoir, les autres à la fureur. On accabla de reproches ceux qui avaient été spécialement chargés d'approvisionner le radeau; les accusés affirmèrent qu'ils avaient descendu un tonneau de porc; mais où était-il ? On trouva effectivement une barrique, on s'empressa de la défoncer; hélas ! c'était de la poix qu'elle contenait.

Il est impossible de décrire la scène qui suivit cette découverte; les gros mots, les récriminations, les jurons les plus odieux, s'échangèrent entre tous ces désespérés, qui, pendant un instant, faillirent se battre. La poix fut jetée à la mer, et ceux qui l'avaient mise sur le radeau furent menacés du même sort. Quelle espérance nous restait-il? Combien de temps pourrions-nous vivre avec deux biscuits par tête? Avant trois jours nous éprouverions toutes les tortures de la faim, et la mort la plus horrible nous emporterait tous avant qu'une semaine fût écoulée.

Cette affreuse certitude augmenta la colère des uns et l'abattement des autres; les menaces et les blasphèmes continuèrent pendant toute la nuit, et je crus plus d'une fois qu'on allait vraiment jeter à la mer ceux qu'on accusait d'avoir trahi l'équipage.

Nous avions, en échange du tonneau de porc, une futaille qu'il aurait mieux valu abandonner aux flammes et qu'on n'avait pas oubliée; son contenu était trop précieux pour que l'on ne se fût pas, tout d'abord, empressé de le descendre. C'était une pipe de rhum; l'ivresse empêche de ressentir les horreurs de la mort, et les matelots qui ont perdu tout espoir s'y précipitent comme dans les bras d'un ami : triste ressource que le misérable appelle à ses derniers moments !

Etait-ce la futaille que l'on avait descendue dans la chaloupe et qui l'avait brisée en tombant? Je l'ignore; mais la chose était possible. Toutefois, on pouvait en avoir trouvé d'autres sur le navire : car, parmi les provisions du malheureux négrier, cette affreuse liqueur était en abondance. C'était la boisson favorite de l'équipage, la principale source des jouissances grossières de ces hommes dissolus. D'une qualité fort commune, on ne se donnait pas la peine de la mettre sous clef; ils en usaient librement, et il ne se passait pas d'heure où l'un ou l'autre des matelots n'allât s'abreuver à cette odieuse fontaine. Si le tonneau de porc était resté sur le navire, la pipe de liqueur était là, qui pouvait le remplacer : il n'en fallait pas davantage pour remonter le moral de la plupart de ces infortunés; et quelques-uns de ces malheureux s'écrièrent, par une sorte de bravade, que si le rhum ne les faisait pas vivre, il leur rendrait au moins la mort plus douce et plus facile.



On s'empressa de défoncer la barrique. Hélas, c'était de la poix qu'elle contenait !

CHAPITRE LXIII

A peine le jour commençait-il à paraître, que tous les yeux se fixèrent à l'horizon : pas un point de la mer qui ne fût scruté d'un œil inquiet; pas un des naufragés qui ne s'efforçât de monter plus haut que ses camarades pour embrasser du regard une surface plus étendue. Mais l'horizon demeura désert; on ne voyait pas une voile, pas un mât, rien qui annonçât la vie, pas même un poisson qui agitât l'eau dormante, un oiseau qui vînt remuer de ses ailes l'atmosphère embrasée.

La guigue ne s'apercevait nulle part; elle s'était probablement éloignée dans une direction différente de celle que le radeau avait prise. On ne distinguait plus aucun vestige de *la Pandore* : ses derniers débris avaient disparu depuis longtemps.

Il était midi. Le soleil nous brûlait de ses rayons perpendiculaires, contre lesquels nous ne pouvions pas nous protéger. L'accalmie continuait toujours. Personne ne bougeait sur le radeau, qui restait immobile : à quoi bon changer de place? Les uns étaient assis, les autres couchés sur les planches. La plupart étaient trop abattus pour avoir le courage d'aller et de venir; quelques-uns, d'une nature plus légère, ou dominés par l'influence du rhum qu'ils buvaient largement, causaient entre eux et parfois se disputaient.

A de fréquents intervalles, l'un ou l'autre se levait tout à coup, jetait les yeux sur l'horizon, et revenait sans rien dire à la place qu'il occupait auparavant, où son silence témoignait assez du triste résultat de son examen. L'apparition d'une voile aurait soulevé immédiatement des hourras enthousiastes de la part du plus flegmatique de l'équipage.

Lorsque midi arriva, tout le monde souffrait de la soif, et les gens qui avaient bu du rhum encore plus que les autres.

Une portion d'eau fut distribuée à chacun; il avait été convenu qu'on nous en donnerait tous les jours une pinte, et que le biscuit serait également partagé entre tous. En temps ordinaire, une pinte d'eau [1] aurait suffi pour nous permettre de vivre; mais sous un soleil dont l'ardeur semblait dessécher nos veines, la soif devenait excessive, et la pinte d'eau s'avalait sans apporter le moindre soulagement à nos tortures. Je suis persuadé qu'un demi-gallon [1] ne m'aurait pas désaltéré. La chaleur même de l'eau rendait encore plus insuffisante la ration qui nous était donnée. Le soleil, en frappant la barrique, en avait échauffé le contenu au point de le faire presque bouillir, et l'on n'éprouvait aucune satisfaction à boire quelques gorgées d'eau chaude.

Il eût été facile de prévenir cet inconvénient en couvrant la barrique de l'un des morceaux de voile dont on ne se servait pas, et qui, étant mouillé, aurait conservé à l'eau sa fraîcheur; mais on n'avait pas songé à faire usage de ce procédé bien simple.

Le désespoir faisait des progrès rapides au milieu des naufragés : la torpeur commençait à les gagner, et personne n'avait plus assez d'énergie pour prendre la plus petite précaution.

Quant aux biscuits, nous en avions trop peu pour que l'on songeât à en faire des rations quotidiennes : un seul partage suffisait pour nous diviser tout ce qui était sur le radeau. La distribution faite, chaque homme en eut deux pour sa part, et les sept ou huit qui restèrent furent joués à la rafle, à raison d'un seul biscuit à la fois. Jamais partie ne fut plus intéressante et plus vivement disputée; on aurait dit qu'une somme énorme en constituait l'enjeu. Mais quelle somme, en effet, aurait pu payer ces quelques bouchées de pain ?

L'excitation bruyante causée par le jeu et par la quantité de liqueur absorbée depuis le matin dura quelques instant; mais après que le dernier biscuit eut été gagné, chacun retomba dans son affaissement, et le silence régna de nouveau parmi les naufragés.

Quelques-uns de ces malheureux, torturés par la faim, dévorèrent immédiatement leurs deux biscuits, tandis que les autres, plus prévoyants ou plus forts, n'en mangèrent qu'une portion et gardèrent le reste avec soin pour plus tard.

Au moment où le soleil allait se coucher, une grande agitation régna sur le radeau, et l'espérance se ranima dans tous les cœurs. L'un des hommes qui regardaient l'horizon s'écria tout à coup:

— Une voile ! Une voile !

Il est impossible de se figurer la joie délirante que ces mots produisirent; chacun se leva en battant des mains et en vociférant des hourras insensés; les uns agitaient leur chapeau, les autres dansaient follement; les plus désespérés semblaient renaître à la vie.

Mais s'il était impossible de décrire la joie que ces paroles avaient d'abord produite parmi les naufragés, il l'est encore bien davantage de dépeindre la déception poignante de ces malheureux lorsqu'ils se furent assurés que cette nouvelle était fausse.

Aucun vaisseau n'apparaissait à l'horizon, rien ne se voyait à la surface de l'Océan. La voile qui avait été signalée n'existait que pour le malheureux qui l'avait vue dans son délire et dont les cris et les gestes prouvaient assez qu'il avait perdu la raison.

CHAPITRE LXIV

On n'en pouvait douter, le malheureux était fou : sa raison n'avait pu résister aux horribles scènes de la nuit précédente. Quelques-uns de ses camarades s'écrièrent qu'il fallait le jeter à l'eau. Personne n'éleva la voix pour s'opposer à cette mesure odieuse, et déjà plusieurs individus s'apprêtaient à saisir le malheureux, quand celui-ci comprenant sans doute leur intention, se réfugia dans un coin, d'où il ne bougea plus et où on le laissa tranquille.

L'agitation produite par cet incident fut bientôt dissipée, et le désespoir des matelots devint d'autant plus sombre, que leur espérance avait été plus vive.

La soirée s'écoula sans amener aucun changement. Toutefois, au milieu de la nuit, à la même minute que la veille, le temps fraîchit et l'on sentit la brise. Cela ne pouvait nous être d'aucune utilité; mais, après l'horrible chaleur du jour, on éprouvait un soulagement réel de cette fraîcheur bienfaisante.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.



L'un des hommes qui regardaient l'horizon s'écria tout à coup : « Une voile! Une voile! »

(1) Demi-litre.
(1) Deux litres et quart.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ

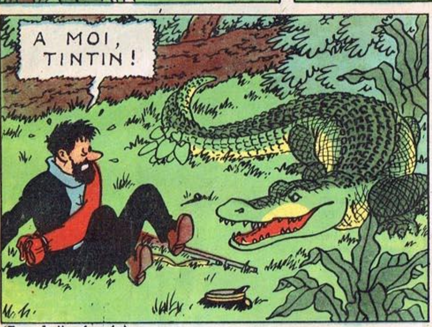






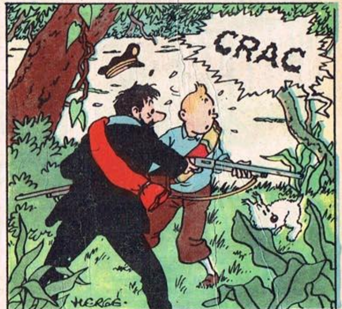




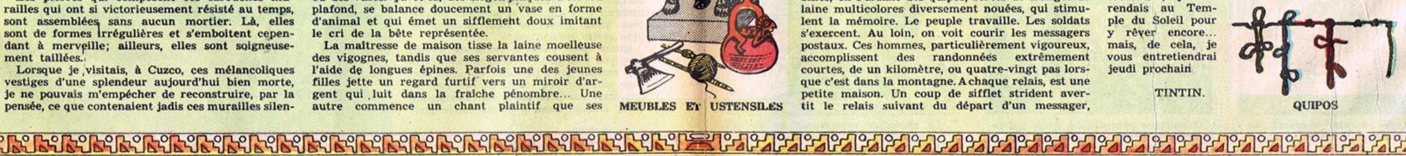








(A suivre.)



QUI ETAIENT les INCAS?



Ce qui m'a peut-être frappé le plus au Pérou ce sont les restes grandioses d'une architecture presque indestructible, tant grâce à la solidité de la construction que grâce aux matières utilisées, qui sont (sauf sur la côte où l'on mettait en œuvre l'argile et une sorte de béton) le porphyre, le granit et le calcaire.

Les pierres qui composent ces farouches murailles qui ont si victorieusement résisté au temps, sont assemblées sans aucun mortier. Là, elles sont de formes irrégulières et s'emboitent cependant à merveille; ailleurs, elles sont soigneusement taillées.

Lorsque je visitais, à Cuzco, ces mélancoliques vestiges d'une splendeur aujourd'hui bien morte, je ne pouvais m'empêcher de reconstruire, par la pensée, ce que contenaient jadis ces murailles silencieuses. J'entrais par la grande porte au sommet rétréci, et je revoyais les appartements aux fenêtres petites, pour lutter contre la chaleur du dehors. Partout, des tentures de laine fine, aux belles couleurs. Le dallage, uni, brillant et dur, est couvert de riches tapis. Dans des niches sont disposés les Canopas (les dieux de la maison) ou des vases. Çà et là, des sièges plaqués d'or. Au plafond, se balance doucement un vase en forme d'animal et qui émet un sifflement doux imitant le cri de la bête représentée.

La maîtresse de maison tisse la laine moelleuse des vigognes, tandis que ses servantes cousent à l'aide de longues épines. Parfois une des jeunes filles jette un regard furtif vers un miroir d'argent qui luit dans la fraiche pénombre... Une autre commence un chant plaintif que ses compagnes reprennent. On entend le maître qui, tout près, forge une pointe de lance ou une hache de cuivre, talent dont il a dû faire preuve lors de son admission dans la chevalerie.



MEUBLES ET USTENSILES

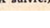
Au dehors, la vie s'affaire. L'Inca, dans son propre palais, délibère avec son conseil. Les intendants des entrepôts d'Etat tiennent leur comptabilité, en s'aidant des quipos, sortes de franges de laine multicolores diversement nouées, qui stimulent la mémoire. Le peuple travaille. Les soldats s'exercent. Au loin, on voit courir les messagers postaux. Ces hommes, particulièrement vigoureux, accomplissent des randonnées extrêmement courtes, de un kilomètre, ou quatre-vingt pas lorsque c'est dans la montagne. A chaque relais, est une petite maison. Un coup de sifflet strident avertit le relais suivant du départ d'un messager, et son successeur s'apprête. La poste se fait ainsi, même au-delà des hauts sommets, à une vitesse stupéfiante, d'autant plus que le réseau routier est parfaitement conçu et entretenu.

Dans les couvents, les religieuses mènent leur vie de dévotion, les prêtres officient. Beaucoup d'entre eux enseignent dans les écoles...

Sortant à pas lents de l'ombre des murailles séculaires, je me rendais au Temple du Soleil pour y rêver encore... mais, de cela, je vous entretiendrai jeudi prochain

TINTIN.

QUIPOS


(A suivre.)



Geneviève de Brabant





Dès que Siegfried rencontra Geneviève, il l'aima.



Un jour qu'ils se promenaient tous deux dans le parc, Siegfried lui demanda sa main. Geneviève accepta.



Le lendemain Siegfried se rendit auprès du duc Henri pour le prier de lui donner sa fille en mariage.



Le duc Henri agréa Siegfried et, comme il est de coutume dans le pays de Trêves, des hérauts annoncèrent partout la nouvelle.



Au cas ou un autre chevalier eut désiré épouser Geneviève, Siegfried aurait dû le combatre à la lance.



Mais personne ne se présenta. Les heureux fiancés furent l'objet de félicitations et de vœux de bonheur innombrables.



Cependant, au dernier moment un chevalier inconnu vint jeter son gant à Siegfried.



C'était une provocation. Siegfried ramassa le gant, prêt à combattre...



Le chevalier mystérieux ne portait point d'écusson. Geneviève se demanda comment le combat allait se terminer.

(A suivre.)

ROB ROY MAC GREGOR

(Adapté de Walter Scott par Jacques Laudy.)





















(A suivre.)

TOUJOURS PLUS VITE !



PENDANT très longtemps, l'homme dut se contenter, comme moyen de locomotion, de ses propres jambes ou de celles des animaux qu'il était parvenu à domestiquer. En fait, jusqu'au beau milieu du XIXe siècle, il ne s'est déplacé sur terre, qu'à pied, à cheval ou en voiture. Et la vitesse limite qu'il a pu imprimer à ces divers modes de déplacement n'a guère dépassé une moyenne horaire de vingt kilomètres !

Mais quel bond en avant il a réalisé depuis lors ! On dirait qu'il a honte de son retard et qu'il veut mettre les bouchées doubles.

J'ai pensé qu'il vous plairait de lire, en un bref raccourci, l'histoire des progrès accomplis, péniblement d'abord, puis à une allure fulgurante, dans le domaine de la vitesse.

Eh bien, la voici, cette histoire :

Après la victoire de Marathon, en **489** avant J.-C., le général Miltiade dépêcha un messager vers Athènes afin qu'il annonçât la bonne nouvelle à ses compatriotes. On raconte que ce guerrier, parvenu dans l'enceinte de la capitale, eut tout juste la force de crier : « Réjouissez-vous. Nous avons la victoire ! » et qu'il tomba, épuisé de fatigué, pour ne plus se relever. Il avait parcouru vingt-huit kilomètres en quatre heures. Comparée aux « temps » réalisés de nos jours par les grands athlètes, l'allure du messager de Marathon n'a rien de fantastique. Le prodigieux Jesse Owens n'a-t-il pas atteint, en **1936**, la vitesse de **35,294** km. à l'heure ? Sur une distance de cent mètres, il est vrai ! Il n'aurait certainement pas soutenu un pareil train une heure ou deux ! Mais enfin, vous voyez par cet exemple, que dans la course à pied elle-même, nous avons effectué de très sensibles progrès.



Durant combien de siècles, et même de millénaires, les hommes dûrent-ils ne compter que sur leurs jarrets pour échapper aux bêtes féroces et poursuivre leur gibier ? C'est ce que nous ne saurions dire ! Il nous faudrait, pour répondre à cette question, plonger dans la nuit des temps et nous n'en avons pas les moyens.

Parmi les animaux qu'utilisaient les peuples de l'antiquité, citons l'éléphant et le cheval. Les éléphants étaient, il est vrai, plutôt considérés comme engins de guerre que comme véhicules. Ils servaient à semer la terreur dans les rangs ennemis et l'on se rappelle certainement l'effet prodigieux qu'ils firent sur les légions romaines lorsqu'Annibal leur eut fait traverser les Alpes ! Mais, de bonne heure, cette bête trop lourde et trop lente (elle ne dépasse jamais **30** km. à l'heure !) fut détrônée par le cheval, beaucoup plus rapide. On le trouve pour la première fois en compagnie de l'homme, vers l'an **12.000** avant notre ère. Mais longtemps, il ne servit qu'à traîner des charges pesantes. La chevalerie, elle-même, n'apparaît que beaucoup plus tard. Ce n'était d'ailleurs pas un jeu d'enfant que de faire de l'équitation à cette époque ! La selle rigide était encore inconnue. On se servait d'une sorte de tapis, comme on en voit de nos jours aux mustangs des Peaux-Rouges; on ne savait pas non plus ce que c'était que des étriers ! Les soldats qui se ruaient au combat en un tel équipage, avec casque, armure, épée et javelot, devaient être de rudes cavaliers !



Entre le char romain et les malles-postes du XVIIIe siècle, on ne trouve guère que des différences de détail ! Si la « suspension » des voitures est meilleure que celle de ces primitifs engins de course, la vitesse elle, n'a pas considérablement évolué. L'allure moyenne d'une diligence, y compris les temps d'arrêts, pour faire souffler postillons et chevaux, ne dépasse pas, au début du XIXe siècle, **6,500** km. à l'heure. C'est sensiblement la cadence d'un fantassin bien entraîné ! Pourtant, dès cette époque, le cerveau humain a déjà conçu les instruments bruyants et fumants qui, quelques années plus tard, révolutionneront le ciel et la terre.

★



On commence par découvrir la vapeur. « Puisque la vapeur est en mesure, par sa seule pression, de faire voler une marmite en éclats, ne pourrait-on pas, se demande-t-on, l'utiliser à des fins plus utiles ? » Plusieurs savants, de diverses nations, s'attachent au problème. Le dernier en date s'appelle Stephenson; il améliore et parachève les travaux de ses devanciers, et on le considère comme l'inventeur du chemin de fer. En réalité, le chemin de fer existait avant lui. Le système qui consiste à poser sur le sol deux bandes de fer parallèles et à faire rouler dessus des chariots, s'appliquait déjà dans les mines. Mais l'idée de monter des rails à l'air libre et d'en sillonner les campagnes n'était encore venue à personne. Il faut les véhémentes protestations des usagers de la route contre les taxes dont sont grevées les diligences, pour que le public essaye de trouver un nouveau moyen de locomotion. Un grand concours est organisé, sur un tronçon de vingt kilomètres, entre différentes machines à vapeur. Cinq locomotives se présentent. Quatre d'entre elles sont contraintes d'abandonner. Et la « Fusée » de Stephenson resta maîtresse du terrain. Elle a atteint, en trainant une voiture chargée de trente voyageurs, la vitesse invraisemblable de **60** km. à l'heure !...

Ceci se passe en **1829**. Dès l'année suivante, les premières lignes de chemin de fer s'ouvrent en Angleterre. L'Europe continentale suit l'exemple avec enthousiasme. La partie est gagnée. On entre dans le siècle de la vitesse, au grand effarement des bonnes gens !

Mais avouez qu'il y a de quoi s'ébahir ! Pour des bourgeois habitués à se déplacer à une allure de neuf ou dix kilomètres à l'heure, se sentir emportés sur ces chars fumants et sifflants à l'allure foudroyante de **40** km. à l'heure, constitue un bouleversement sans précédent ! Les attaques ne manquent d'ailleurs pas à la nouvelle invention. On prétend que les chemins de fer vont dépeupler les campagnes, asphyxier les bestiaux et les oiseaux, mettre le feu aux moissons, ruiner les aubergistes. On prétend une foule de choses. En vain... Le branle est donné. Le progrès marche de l'avant.

Après cette révolution du continent, la révolution des océans est aisée. L'un après l'autre, les gracieux voiliers succombent sous l'assaut des steamers plus robustes et plus rapides.

Et cependant, la place reste libre pour la plus saisissante invention du siècle, celle qui va du même coup permettre à l'homme d'atteindre des vitesses prodigieuses et le libérer des lois de la pesanteur : le moteur à explosion.

(A suivre.)



PANTALON !...

LE pantalon, ce vêtement ou partie de vêtement, que tous les hommes civilisés portent aujourd'hui, est d'origine relativement récente. Ce furent les Vénitiens du Moyen-Age qui en lancèrent la mode. Le nom lui-même provient d'un personnage bouffon de la comédie italienne, le signor Pantaleone qui, tout comme Polichinelle et Sganarelle, revenait dans la plupart des pièces comiques de ce temps. Il portait une robe longue, un habit de dessus garni de larges boutons, et un culotte bizarre prolongée jusqu'aux pieds...

Ce ne fut toutefois qu'à la fin du XVIII[me] siècle que le pantalon triompha définitivement dans la mode masculine. Auparavant, les gens du monde portaient des culottes de soie ou de drap, qui s'arrêtaient au-dessus des genoux et que prolongeaient des bas de laine ou de fil blanc.

UNE PHOTOGRAPHIE DANS UNE GOUTTE DE SANG.

EN 1941, la police de l'Uruguay arrêta un homme soupçonné de meurtre. S'étant emparé du canif ensanglanté qu'elle considérait comme l'arme du crime, elle envoya celui-ci au laboratoire afin que des empreintes digitales y fussent relevées. Après avoir examiné le canif au microscope, l'expert chargé de cette opération aperçut le portrait de la victime dans les traces de sang que portait la lame. Fort étonné de cette découverte, le chef de police résolu de controler l'exactitude du phénomène. Il se fit une légère entaille au bras et regarda attentivement la lame dont il s'était servi. L'épreuve fut concluante; un agrandissement photographique révéla à l'expérimentateur les traits de son propre visage.



On essaie d'expliquer ce phénomène par le fait que le sang humain contient des produits employés couramment dans la préparation des plaques sensibles. On ajoute que les gouttes sanglantes pourraient bien jouer le rôle de « lentilles » et constituer ainsi un système optique spontané.

PROBLEME DU NUMERO 46 (solution)

LE JEU DU VOCABULAIRE.

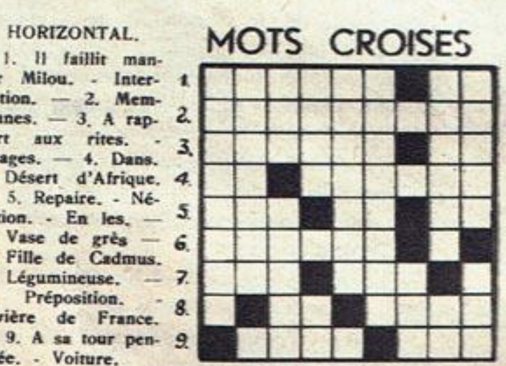
Persiflage: c; Népotisme c; Cynécure c; Fadango c; Amène b; Emolument: a; Apostat: b.

Nos Petits Problèmes

L'AUTO D'OCCASION.

GEORGES achète une auto et la revend à Jean les 4/5 de ce qu'il l'a payée. Un an plus tard, Jean revend l'auto à Pierre les 3/4 du prix payé par lui. Si Pierre a payé 33.600 francs, à quel prix Georges avait-il acheté sa voiture ?

MOTS CROISES



HORIZONTAL.

1. Il faillit manger Milou. - Interjection. — 2. Membranes. — 3. A rapport aux rites. - Usages. — 4. Dans. - Désert d'Afrique. — 5. Repaire. - Négation. - En les. — 6. Vase de grès — 7. Fille de Cadmus. - Légumineuse. — 8. Préposition. - Rivière de France. — 9. A sa tour penchée. - Voiture.

VERTICAL.

1. Il vécut une extraordinaire odyssée. — 2. Avis. — 3. Propre. - Dans la décade. — 4. Serrés. - En les. — 5. Partie du monde. — 6. Historien français. — 7. Point cardinal. — 8. Parties du jour. - Petit ruisseau. — 9. Capitaine. - Aride.



AUJOURD'HUI, mes amis, je vais vous parler des plans de bateaux. A titre d'exemple, je vous en présente un petit que j'ai choisi pour sa grande simplicité : le « Spray ».

C'est un voilier, de 12 mètres de longueur de coque, ce qui, au 1/66, nous donne dix-huit centimètres. Le manque de place m'oblige à le réduire beaucoup plus; mais l'original est édité en grandeur d'exécution. Sa longueur totale est de vingt-huit centimètres, et sa hauteur, de vingt et un environ.

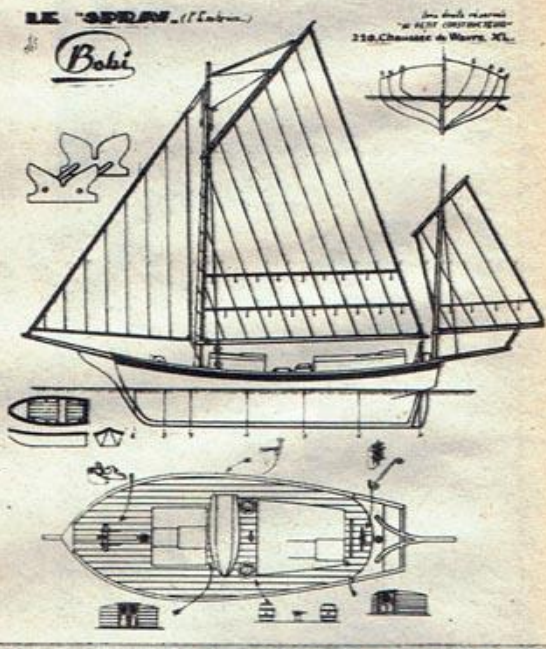
Le premier dessin, le plus grand, vous montre le bateau vu de côté, de profil : c'est ce qu'on appelle la vue en « ELEVATION ». Une longue ligne horizontale coupe la coque, représentant le niveau de l'eau lorsque le bateau est dans son élément : c'est la « LIGNE DE FLOTTAISON ».

Ce qui se trouve au-dessous de la ligne de flottaison s'appelle les « ŒUVRES VIVES », dont les principales sont : la « QUILLE », longue poutre horizontale courant au bas de la coque; l'« ETRAVE », prolongation de la quille, en remontant vers l'avant; le « GOUVERNAIL », à l'arrière, que tout le monde connait bien; la « CARENE », toute la partie immergée de la coque.

Au-dessus de la flottaison, se trouvent les « ŒUVRES MORTES »: à l'avant, l'étrave se prolonge par la « GUIBRE »; la coque, elle, se prolonge, depuis la carène, jusqu'à la hauteur du plancher ou « PONT », d'où elle se continue par les « PAVOIS », appelés également « PLATS-BORDS ». Ces derniers empêchent les gens et les objets se trouvant sur le pont de tomber à l'eau. Si l'arrière est plat, cette partie prend alors le nom de « TABLEAU ».

L'extrémité avant, dans son ensemble, s'appelle également la « PROUE »; elle est souvent ornée d'une statue ou d'un motif sculpté, plus ou moins compliqué : la « FIGURE DE PROUE ». Par opposition, l'extrémité arrière se nomme la « POUPE ». Dans les bateaux anciens, la poupe supportait des constructions monumentales, richement décorées : le « CHATEAU ARRIERE ».

Toutes les constructions dépassant le pont forment un ensemble nommé « SUPERSTRUCTURES », chacune ayant un nom que nous verrons dans la suite. Je n'ai pas besoin de vous apprendre ce que sont les « MATS », sortant de la coque pour supporter les « VOILES » que vous connaissez également. Quant aux autres pièces de bois, articulées sur les mâts et supportant également les voiles, ce sont les « VERGUES ». Naturellement, chaque mâts, vergue ou voile, porte un nom qui lui est propre et que je vous apprendrai. Mais je ne veux pas pas bourrer déjà vos cervelles de ces termes multiples, qui, par la suite, vous deviendront familiers. J'allais oublier de vous signaler les différents « CORDAGES » ou « FILINS », passant sur les « POULIES »...



Un second dessin représente le bateau vu d'au-dessus; c'est, à proprement parler, le « PLAN » de la coque, montrant principalement le pont, avec l'emplacement des diverses superstructures et des accessoires

Notre Grand Concours Philatélique

MES amis, c'est merveilleux ! le nombre de vos envois a dépassé nos espérances les plus optimistes. Je vous félicite de tout cœur.

Voici d'ailleurs les six réponses exactes aux questions qui avaient été posées.

1°. — La Grande-Bretagne, en 1840 (1 p. noir « Reine Victoria »).

2°. — Il ne s'agit pas exactement d'un état; ce sont les troupes anglaises commandées par Baden-Powell et assiégées par les Boers dans la ville de Mafeking, qui ont émis ce timbre. (Nos 22 et 23 de 1900 — guerre des Boers).

3°. — Le Brésil, en 1920, à l'occasion de la visite du roi (Brésil, 182).

4°. — Le Prince Albert de Saxe-Cobourg — Le Canada a émis un timbre à son effigie en 1851 (Canada, n° 2).

5°. — a) La Hongrie, en 1925, a émis une série au profit des sociétés sportives. Parmi eux, le 1.000 K. spécialement consacré au scoutisme (Hongrie, 376).

b) En 1939, le même pays a émis une série commémorant la fête des organisations féminines du scoutisme (Hongrie, 538 à 541).

c) En 1937, les Indes Néerlandaises ont émis deux timbres commémoratifs du Jamboree de Vogelzang (Indes Néerlandaises, 212 et 213).

d) — La Lithuanie, en 1938, a surchargé une série de timbres en souvenir du Jamboree (Lithuanie, timbres-souvenirs 8 à 11).

e) En 1937, les Pays-Bas, toujours à l'occasion du Jamboree, ont émis une série de timbres (Pays-Bas, 292 à 294).

f) La Roumanie a émis plusieurs séries en faveur du scoutisme (Roumanie, 422 à 426).

g) Roumanie — Rallye National scout de Sibin (40 à 445).

h) Roumanie, 1935 (481 à 485).

i) Roumanie, 1936 (505 à 507) — Rallye National scout de Brasov.

j) Roumanie — Timbre-souvenir 1 à 6 — 3me Rallye national scout, à Manaia.

k) Le Siam, en 1919, a émis une série de timbres au profit du « Wild Tiger Corps » (146 à 157).

l) Siam (165 à 171).

m) La France, en 1947, à l'occasion du Jamboree de Moisson.

6°. — La Turquie.

N. B. — On pouvait considérer comme timbres du scoutisme, les timbres des pionniers russes qui ont à peu près les mêmes activités que les scouts des autres pays.

CLASSEMENT DES CONCURRENTS :

1er : Patrick TREMOUROUX, Val Saint-Pierre, 11, Genval.
2me : Louis NYS, 200, rue du Trône, Bruxelles.
3me : Alfred SALE, 20, rue de la Sablonnière, Bruxelles.
4me : Paul HOEBANX, 98, Boulevard Lambermont, Bruxelles.
5me : Eugène MOMMENS, 21, rue Ernest Havaux, Etterbeek.
6me : Raymond SCHEID, Arches (Vosges-France).
7me : Hugues de CARIAT, 96, rue du Prince Royal, Bruxelles.
8me : L. URBIN-CHOFFAY, 145, rue du Haut-Pont, Houffalize.
9me : Noël MAGIS, 13, Boulevard Saucy, Liège.
10me : Victor SALE, 20, rue de la Sablonnière, Bruxelles.
11me : Raoul COPPEE, 266, Chaussée de Fleurus, Gilly.
12me : Pierre DESBIEZ, 100, rue de Vaugirard, Paris (France).

PRIX. — Ces 12 concurrents vainqueurs se verront octroyer un prix magnifique.

A notre ami Patrick TREMOUROUK, ira la série rare du 75me anniversaire du premier timbre; A Louis NYS, la série du 75me anniversaire de la fondation de la Croix-Rouge. Les 10 prix suivants consisteront en séries diverses qui seront envoyées directement aux concurrents.

Encore bravo, mes amis, et à la semaine prochaine !

Fr. DEPIENNE.

le coin des timbrés



QUE Dieu vous préserve de tomber entre les griffes du gros Scratch ! disaient couramment les bonnes gens du Kent. Il est pire que le grand Diable d'Enfer lui-même...

Et c'était vrai, car Scratch était un hideux, le plus hideux des usuriers. Nul ne le surpassait en férocité. Comme une insatiable sangsue, il se gorgeait des biens de ses victimes incapables de faire honneur à des engagements souscrits, à des conditions exorbitantes, en temps de dure nécessité. On ne comptait plus les ruines, les morts même qu'il avait causées, mais il n'en avait cure. Et plus on le maudissait, plus il engraissait.

Vous pensez bien que ses débiteurs défaillants ne manifestaient pas le moindre empressement à se rendre chez lui, le terme fatal échu. Si bien qu'il avait pour coutume d'aller les réclamer à domicile, et là où il était passé s'installaient douleur et misère, mais son cœur de granit ne s'en émouvait pas.

Ce jour-là, en se mettant en route, Scratch se sentait particulièrement guilleret, d'abord parce qu'un orage menaçant endeuillait toute la nature, ce qui plaisait à son âme de coquin; ensuite, et surtout, parce que le moment était enfin arrivé pour lui de s'emparer de la ferme, des troupeaux et des champs de Nicolas Angel. Il fallait voir ses vilaines joues blêmes remuer au rythme de sa marche pressée, et son nez recourbé frémir de convoitise !...

Comme Scratch arrivait au sommet de la colline de Surley, le firmament, qui n'avait pas cesser de s'assombrir de plus en plus, fut soudainement déchiré par un éblouissant éclair rose, et le tonnerre roula longuement, avec une force telle que l'ususier, abasourdi, s'arrêta net, les paupières convulsivement closes.

Lorsqu'il les rouvrit, il constata avec un désagréable tressaillement qu'un homme se tenait devant lui, immobile et l'observant en dessous.

Le quidam était inconcevablement efflanqué, et la longue redingote trop vaste qui flottait sur ses membres, ainsi que son chapeau en forme de tuyau, accentuaient encore sa maigreur.

Il y eut une violente bouffée de vent, qui fit bruire les feuillages, de lourdes gouttes tièdes commencèrent à s'écraser dans la poussière, et un nouvel éclair fulmina.

— Qui êtes-vous? questionna Scratch d'une voix altérée.

— Le Diable, répondit sèchement l'inquiétant personnage, et au même instant la foudre craqua comme si le ciel se fendait d'un bout à l'autre !

— Que me voulez-vous ? gémit piteusement l'usurier.

— T'accompagner un bout de chemin, ricana le Diable en fixant sur lui ses yeux rouges.

— Je... je crois que je vais rentrer, bégaya péniblement Scratch, il fait trop mauvais.

— Vois, répondit promptement l'Ennemi des hommes, l'orage est passé.

En effet, déjà à l'horizon, les nuages pressés fuyaient, traînant derrière eux la pluie, et le soleil perça, glorieux, doré, faisant briller les flaques.

— Euh... excusez-moi, pleurnicha l'usurier en sortant de sa poche une pipe toute bourrée, j'ai oublié mes allumettes. Or, je ne puis marcher sans fumer... Et d'un air faussement désinvolte, il introduisit le tuyau entre ses dents claquantes.

— Qu'à cela ne tienne, susura obligeamment le Diable, qui, plantant son index incandescent dans le fourneau, alluma le tabac d'un seul coup !

— Allons, viens, fit-il, car moi aussi je voyage pour affaires...

— Pour affaires? murmura Scratch en se mettant en route d'un pas curieusement raide.

— Pour affaires, souligna Satan.

Tous deux cheminèrent longtemps en silence, l'un se demandant avec angoisse comment se débarrasser d'un si redoutable compagnon, l'autre impénétrable.

Tout à coup, ils eurent les tympans déchirés par des cris horribles, mêlés de jurons et, au détour de la route, ils virent un paysan qui faisait des efforts surhumains pour entraîner un gigantesque cochon lié par une patte. L'animal semblait déterminé à se faire malmener plutôt que d'obéir, et en attendant, il manifestait ses sentiments en donnant effroyablement de la voix !

— Ah ! maudite bête, rugit le paysan exaspéré, que le Diable t'emporte !

— Vous avez entendu ? dit Scratch avec empressement, il vous le donne. Emmenez-le...

— Non, dit le démon. Il ne m'est pas donné de bon cœur...

Un peu plus loin, ils aperçurent une femme qui corrigeait son fils, un gamin hirsute, qui hurlait opiniâtrement :

— Je veux aller jouer dans la boue !... je veux aller jouer dans la boue !

— Ah ! maudit enfant ! cria la mère. Que le Diable t'emporte !

— Vous avez entendu ? dit Scratch. Elle vous le donne. Emmenez-le donc...

— Non, répliqua le démon. Il ne m'est pas donné de bon cœur...

Et marchant toujours, ils arrivèrent enfin chez Nicolas Angel.

Scratch frappa, et le fermier vint ouvrir.

— Ah ! c'est toi, maudit usurier !... dit-il avec conviction, que le Diable t'emporte !

— Tu as entendu ? tonna Satan. Voilà qui m'est donné vraiment de bon cœur !

Et, ouvrant largement les bras, il les referma sur Scratch. Une flamme jaillit, et Nicolas Angel se retrouva seul !

— Ainsi finissent tous les usuriers, conclut pieusement celui-ci. Amen...

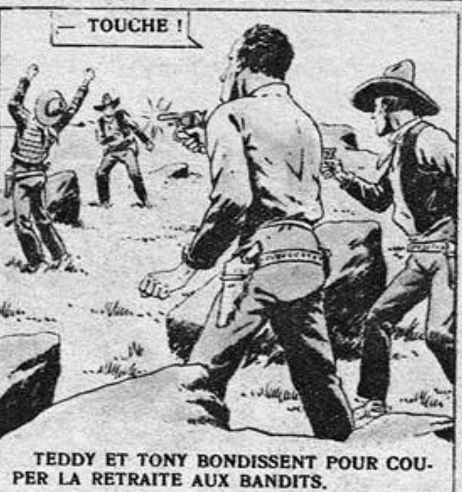
Et il se signa.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES PAR LE RALLIC





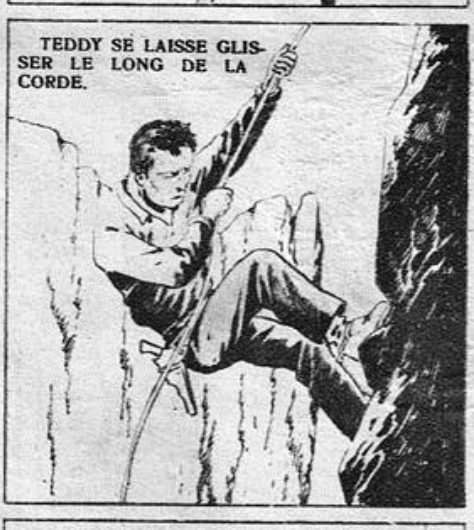




















(A suivre.)

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)































(A suivre.)